

Les vieux meurent souvent en automne. Comme les feuilles. Ils se laissent tomber de la vie à l'époque des premiers froids, ils ne luttent pas. À quoi bon? De toute façon, il faut bien arrêter un jour ou l'autre.

Julienne était morte en novembre, sans révolte, sans bruit, comme elle avait vécu, en s'appliquant à déranger le moins possible. Un œdème pulmonaire avait mis un terme à soixante-douze années d'une existence jour à jour tramée de souffrance, de travail et de pauvreté.

Elle était morte, et cette mort, pour quelques heures d'entre vie et non-vie, allait la rendre plus importante qu'elle ne l'avait jamais été. Plus importante que le jour de sa naissance, jour trop ancien, presque ordinaire pour ses parents de famille nombreuse, dont plus personne, depuis longtemps, ne se rappelait le visage ni le nom. Plus importante aussi que le jour de son premier mariage, mené tambour battant, sans fleurs ni dragées, à cause de son ventre un peu trop rond.

Mais aujourd'hui, pour son ultime cérémonie, elle serait reine. Tout le village serait là, pour elle, toutes les bouches allaient s'ouvrir sur son nom et toutes les paroles dire le respect et l'affection.

Les cloches de la petite église de Faurcogny avaient déjà fixé rendez-vous aux vivants le jour précédent. Par trois fois, à l'aube, à midi, à la tombée du soir, elles leur avaient demandé de remplir pour la douce Julienne un dernier devoir. Il leur suffisait d'être là, nombreux, très nombreux, à quinze heures précises comme pour tous les enterrements du village. Il leur faudrait alors dresser face à la mort leur compacte et dérisoire barrière de chair. Et ils chanteraient alors de toute la force de leurs poumons encore vaillants, de toute la conviction de leur cœur encore battant, afin que l'ennemie qui toujours gagne n'avance pas ce jour-là au-delà de Julienne — ainsi font les chiens qui défendent leur jardin.

Julienne, si petite, si menue, allongée molleusement parmi les bouillons de sa soie mauve, Julienne à qui la mort a déjà croqué une jambe gangrenée cinq ans auparavant, doit se trouver gênée, elle, la trop discrète, d'être un prétexte à tant de bruit. Tous ces gens que sa mort dérange... Ils seraient bien mieux au milieu de leurs champs, à contempler les mottes retournées de leur terre de fin d'automne. Voilà en tout cas ce qu'elle ferait, si elle avait encore des yeux pour contempler. Dans quelques semaines, il neigera sans doute, et les champs deviendront une étonnante « Forêt noire », ce gâteau tendre, léger, que sa petite Pascale lui apportait souvent les dimanches d'autrefois — les dimanches de vie.

La terre des champs qu'elle a tant aimée, grasse, noire — bientôt sa terre... Terre fertile, terre compacte, terre qui s'use et qui se repose, terre qui en début d'hiver sera chocolat, et que viendra poudrer de mille pointillés de sucre la neige vaporeuse, la blancheur feutrée...

Elle les connaît tous, les champs qui enserrant son village — les champs des autres. Les a-t-elle parcourus, arpentés, contournés, traversés, pour entrer dans les fermes — les fermes des autres, pour y faire le ménage, celui des autres, de tous ceux qui aujourd'hui s'égosillent en rangs serrés autour de sa dépouille. Sa dépouille, oui, car elle, elle n'est plus là. Partie en vacances de la vie, elle veut bien encore une fois leur être utile, les laisser agiter leurs crécelles pour tenter d'effrayer le mal. Mais le mal est contagieux, le mal est une traînée de lave que rien n'arrête, et bientôt, en quelques mois, quelques années, les bouches, bon gré mal gré, une à une se fermeront.

Pour elle, tout est fini et elle n'en est pas fâchée. Elle a fait son temps, elle a vécu, les jours ont succédé aux jours, entassés l'un sur l'autre, mécaniquement, sans vraie raison. Les années ont coulé, uniformes, ponctuées ici ou là d'une souffrance ou d'un deuil, rarement d'un événement heureux. Nulle récrimination pourtant, nulle menace au Ciel ou aux hommes : elle avait pris très jeune l'habitude de sa vie.

Sur sa pierre tombale seront gravées deux dates, comme sont gravées deux dates sur toutes celles du cimetière, même sur la pierre de ceux qui furent un temps premiers magistrats de la commune, même sur les mausolées des familles les plus riches. Un nom, deux dates, qu'écrire encore? Devenue ombre, elle allait désormais faire partie de la ronde des autres ombres, les siennes, qui un jour étaient chair côtoyant sa chair, ou bien les inconnues, qui maintenant seraient son nouveau village.

Elle ne poussait jamais le portail grinçant du cimetière de Faucogny. Elle laissait les chrysanthèmes aux vieilles tirer leurs petites remorques les jours de Toussaint, aux abeilles de cette ruche étrange qui nettoyaient leurs tombes farcies et leurs allées irréprochables avec le même soin forcené qu'elle mettait à traquer le moindre atome de poussière, à détruire la plus légère des toiles d'araignées ou à inonder de seaux d'eau les sols carrelés des fermes. Elle portait ses morts en elle, comme on porte la sienne propre, qui attend, patiente, que s'inscrive la deuxième date, pour s'installer enfin et prendre des aises légitimes. Elle ne poussait pas le portail du cimetière parce que de l'autre côté du portail, il n'y avait que le décor : le marbre, ou le stuc — pas la mort. Et sous les dalles pesantes, sous les fleurs en plastique, sous les angelots tristes juste comme il le faut, sous le gravier bien ratissé, il n'y avait personne, personne, personne.

Ils étaient tous en elle : Chouquette d'abord, le premier bébé, la petite fille mal cachée dans le ventre le jour du mariage, et qui avait peut-être payé pour la faute de ses parents, trop jeunes, trop affamés l'un de l'autre, puisqu'elle était morte avant la fin de la deuxième année. Elle avait la rougeole, des taches rouges partout, plein son petit corps, des taches jusqu'au sommet du crâne. Et elle pleurait, toute la journée pleurait. Une voisine serviable, une vraie mère, qui n'en était pas à sa première rougeole, avait conseillé Julienne du haut de son expérience : « Tu devrais lui mettre un bonnet, ma fille. Il faut lui protéger la tête. » Et Julienne avait mis le bonnet, bien serré, bien protecteur, et la petite était morte. Allez comprendre...

Pour le deuxième, elle n'avait voulu écouter personne. Mais il n'y avait personne à écouter, car personne ne disait grand-chose sur les méningites en ce temps-là. Et Jeannot avait rejoint Chouquette.

Il lui restait François, son François, l'homme de ses jours et de ses nuits, il lui restait le corps de François, ses silences et ses baisers, sa chaleur et son odeur, et son regard très doux d'animal sans malice. Mais lui aussi, très vite, était venu se blottir en elle, alors qu'il n'avait pas trente ans. Peut-être parce qu'il n'avait plus la force, peut-être pour y retrouver ses enfants, qu'il avait mis en terre les yeux secs et les mâchoires soudées, peut-être pour ne jamais la quitter, elle, en tout cas pour n'avoir jamais à la perdre.